

## CHAPITRE III

## Du beau intelligible.

La beauté purement intelligible ne manque pas d'adversaires. Sans compter ceux qui, avec Théophile Gautier, n'admettent que la beauté plastique ou matérielle, plusieurs prétendent que, s'il y a de la beauté dans les choses intelligibles, elle ne leur appartient pas. Si jamais, disent-ils, nous trouvons de la beauté dans une pensée, dans un discours, dans une entreprise, dans les vérités abstraites, c'est toujours grâce aux signes sensibles par lesquels on exprime cette pensée, on traduit ce discours, on dresse le plan de cette entreprise, on représente ces vérités abstraites. La beauté appartient donc à ces signes matériels, à ces images sensibles, elle participe à leur nature, tombe sous nos sens et ne relève pas du monde intellectuel <sup>(1)</sup>.

(1) Voir abbé Gaborit, *le Beau dans la nature*, chap. II, art. 2 et 3.

Assurément, il est impossible de rien exprimer de spirituel sans recourir à des signes matériels, à des formes sensibles. Mais cela n'empêche aucunement de trouver un sujet d'admiration dans les objets spirituels indépendamment des signes, figures ou images qui les évoquent à la pensée. Je puis admirer le fond d'un discours sans prendre garde à la forme; je puis trouver fort belle une théorie géométrique, alors même que les figures en sont grossièrement faites.

V. Cousin avait donc parfaitement raison de reconnaître la beauté dans les vérités les plus abstraites, du moment qu'elles sont puissamment enchaînées entre elles et forment un système admirable à la fois par sa simplicité et sa fécondité <sup>(1)</sup>.

On l'objecte encore, les vérités abstraites, si évidentes soient-elles, ne sauraient avoir le charme de la beauté. Par exemple : 2 et 2 font 4, les trois angles d'un triangle valent deux angles droits; ces vérités et mille autres semblables ne donneront jamais une jouissance esthétique. Nous l'admettons, car nous ne prétendons pas que l'évidence, immédiate ou non, de la vérité, suffise à réaliser la beauté intelligible. Il faut, nous l'avons vu <sup>(2)</sup>, que la vérité respandisse; or, l'évidence ne suffit pas à donner la splendeur; celle-ci exige une certaine grandeur, un cortège de conséquences plus ou moins considérables. Les deux vérités données en exemples sont trop limitées, trop isolées pour être splendides.

Au lieu de la simple égalité arithmétique, 2 et 2

(1) V. Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, 6<sup>e</sup> leçon.

(2) Plus haut, liv. I, chap. VIII.

font 4, prenons la théorie des progressions; au lieu d'énoncer la valeur des trois angles d'un triangle, exposons l'ensemble des théorèmes qui concernent les triangles; l'effet sera tout autre, il y aura splendeur de vérités et apparition du beau intellectuel. Il va sans dire que nous supposons un esprit ouvert à la science pure et capable d'en apprécier l'harmonieuse synthèse et les fécondes déductions; autrement, nous serions dans le cas d'un aveugle en face des couleurs.

Dans l'*ordre intellectuel*, dans cet ordre que notre intelligence seule peut constater ou établir, saisir et goûter, l'élément essentiel, *la base, le fond, c'est la vérité* : vérité de pensée, vérité de jugement, vérité de raisonnement, vérité du sentiment, vérité d'expression.

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable,  
Il doit régner partout et même dans la fable.

BOILEAU, *Épître IX*.

Ce rôle de la vérité dans l'ordre intelligible et par suite en esthétique, évoque naturellement à l'esprit la fameuse définition souvent attribuée à Platon ou encore à Plotin : *Le beau, c'est la splendeur du vrai!* « A cause de sa mystérieuse profondeur, — dit Töpffer<sup>(1)</sup>, — à cause de ces rapports intimes que nous voyons et pressentons entre le beau et le vrai, ce mot ressemble à quelque hardie divination du

(1) R. Töpffer, *Réflexions et menus propos*, liv. VII, chap. xxxii.

génie qui, sans illuminer l'esprit de clartés complètes, y jette néanmoins des lueurs et semble résumer, dans sa sublime généralité, toutes les inspirations de la pensée en ce qui concerne le beau. »

Le peintre genevois a raison, cette formule ne nous donne pas une clarté complète, elle n'éclaire ni le beau sensible ni le beau moral. Ce qu'elle donne, c'est une idée aussi lumineuse qu'exacte du beau intellectuel, il est bien la *splendeur du vrai*. Cette notion particulière rentre dans la définition générale du beau, la *splendeur de l'ordre*, puisque le vrai est la base et le centre de tout ordre intelligible.

Si la vérité est le fond de l'ordre intellectuel, la logique en est le lien. C'est elle qui fait l'unité dans la variété des objets sur lesquels peut se porter notre esprit.

Cette variété est illimitée, c'est pourquoi, des trois domaines de l'esthétique, celui de l'ordre intellectuel est le plus étendu, il envahit plus ou moins les deux autres. Le beau intelligible aime à spiritualiser le beau matériel, il éclaire le beau moral et occupe de vastes régions dans lesquelles il est le seul maître. Il règne en particulier partout où trône la logique, partout où éclate la sagesse et l'habileté, c'est-à-dire l'heureux choix et l'heureux emploi des moyens dans la poursuite d'une fin.

Cette dernière proposition peut soulever une objection assez grave. Ne semble-t-elle pas confondre, en certains cas, le beau intelligible et l'utile? Or, les

auteurs sont unanimes à mettre une distinction profonde, voire *une certaine opposition entre le beau et l'utile* : le beau est pour tous un objet de contemplation désintéressée, l'utile, au contraire, est un objet d'usage intéressé.

Notre réponse à cette difficulté est facile et péremptoire. Entre le beau et l'utile, l'opposition n'est ni constante, ni radicale. Pour plusieurs, le *beau* devient l'objet d'un commerce très lucratif; en certains cas, *l'utile peut être pour tous l'objet d'une admiration sans arrière-pensée d'intérêt*. De même que la beauté peut avoir son utilité, *l'utilité peut avoir sa beauté*. La téléphonie n'est-elle pas une découverte justement qualifiée de belle, de fort belle, au sens propre du mot? Et comment? Il ne s'agit ici ni de beauté plastique, ni de beauté morale; l'invention est belle par ses merveilleux avantages qui sont reliés à la découverte comme les effets à leur cause, c'est donc l'unité dans la variété ou l'ordre; d'autre part, l'éclat même de ces avantages fait resplendir cet ordre; dès lors, nous sommes en face de la beauté intelligible, nous jouissons de sa connaissance et de l'admiration qu'elle nous inspire.

Toutes les fois qu'une découverte triomphe de grandes difficultés ou entraîne à sa suite d'heureuses et brillantes conséquences, elle provoque l'enthousiasme esthétique. N'est-ce pas sous l'influence de cette ravissante émotion qu'Archimède sortit soudain du bain où il se plongeait, criant : « *Euréka*, J'ai trouvé, j'ai trouvé! » Il venait, en se mettant à l'eau, de découvrir la loi qui régit les corps plongés dans un liquide, et, avec cette loi, l'hydrostatique

tout entière. Ainsi, la beauté intelligible des œuvres et inventions humaines surgira souvent du fait de leur grande utilité ou de l'habileté et du génie qu'elles supposent en leur auteur.

Enfin, cette même beauté se révélera avec l'expression des choses, avec leur signification directe ou symbolique, avec leur éloquence à manifester les pensées et les sentiments, car cette éloquence est muette pour les sens, c'est exclusivement à l'intelligence qu'elle s'adresse.

Le beau intellectuel étant méconnu et mis en question par d'assez nombreux auteurs, nous nous arrêterons, dans les chapitres suivants, à le mettre en évidence : d'abord, dans le monde des esprits et dans la nature visible, c'est-à-dire en Dieu et dans ses œuvres; puis, dans les œuvres de l'homme, les sciences, les arts et les beaux-arts.



resplendit dans le monde des esprits non moins que l'unité, c'est ce qu'il nous faut mettre en évidence.

Arrêtons d'abord notre pensée sur Dieu, l'Être suprême, le « Grand Esprit », cause première de toutes les créatures visibles ou invisibles. La simplicité transcendante de la nature divine est si absolue qu'elle exclut toute composition, aussi bien métaphysique que physique<sup>(1)</sup>; son essence est *unissime*, dit saint Bernard<sup>(2)</sup>. Néanmoins, nous voyons dans cette essence divine une insondable variété de perfections ou d'attributs. La distinction de ces divers attributs est fondée d'une part sur la richesse et la fécondité infinies de l'essence divine, de l'autre, sur la nature limitée de notre intellect. Dans son infinie perfection, Dieu renferme la plénitude de toute réalité; impossible à notre intelligence bornée de concevoir d'un seul concept cette plénitude immense; donc, il nous faut des concepts multiples correspondant aux diverses perfections que nous pouvons successivement connaître. Nous en distinguons trois classes. L'une d'elles renferme les *attributs moraux*: sainteté, bonté, providence, etc.; ils appartiennent au beau moral. Les deux autres classes font resplendir le beau intelligible. C'est d'abord celle des *attri-*

## CHAPITRE IV

### Du beau intelligible dans le monde des esprits.

A côté de l'univers visible, matériel, dont l'homme fait partie par son corps, il est un monde invisible, immatériel, auquel l'homme appartient par son âme; c'est le monde des esprits.

Ce monde spirituel, vu sa nature incorporelle, échappe absolument à nos sens et ne saurait avoir de beauté plastique ou sensible. Par contre, le beau intelligible et le beau moral doivent s'y révéler avec une puissance particulière. Une difficulté cependant paraît surgir entre l'idée que nous avons de l'essence du beau et la simplicité qui caractérise la nature des esprits. Nous avons défini le beau la splendeur de l'unité dans la variété; or, autant la simplicité garantit l'unité, autant elle semble faire obstacle à la variété. En réalité, il n'en est rien, la variété

(1) La composition suppose des parties formellement distinctes, soit en fait, elle est alors physique; soit rationnellement, alors la composition n'est que métaphysique.

(2) Deum esse tam simplicem quam unum et si dici potest unissimum. — D. Bernardus, *In cant.*, serm. 81; *De considerat.*, liv. V, chap. VII.

*buts immanents* ou *statiques* qui nous représentent, sous ses différents aspects, l'ineffable repos de Dieu. Tels sont : l'*éternité*, possession simultanée et parfaite d'une vie sans succession, sans commencement ni fin<sup>(1)</sup>. L'*immutabilité*, en vertu de laquelle Dieu ne connaît pas même l'ombre d'une vicissitude ou d'un changement<sup>(2)</sup>. L'*immensité*, qui nous montre Dieu partout présent par sa puissance et son essence. Vient enfin la classe des *attributs* qu'on peut appeler *rayonnants* ou *dynamiques*, que manifeste l'opération divine. Tels sont : une *intelligence* pour laquelle tout est connu clairement, passé, présent, futur, voire ce qui est libre, conditionnel ou possible<sup>(3)</sup>. Une *volonté* jouissant de la plus parfaite indépendance et liberté<sup>(4)</sup>. Une *puissance* sans limite, à laquelle le néant lui-même obéit<sup>(5)</sup>.

Or, il en est de chacune de ces perfections comme de la *sagesse* divine, il suffit de la contempler pour être épris de sa beauté. Qu'en sera-t-il alors de la beauté de Dieu en qui toutes ces perfections se fondent dans le plus magnifique concert ?

Nous n'avons cependant jusqu'ici considéré dans la nature divine que ce que nous pouvons en entrevoir dans les créatures, ses miroirs. Dans sa condescendance infinie, Dieu a daigné nous en apprendre bien davantage : il nous a révélé un mystère

(1) *Æternitas igitur est interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* — Boetius, *De consolatione philosoph.*, liv. V, p. 6.

(2) *Ego Dominus et non mutor.* *Malach.*, III, 6.

(3) *Omnia nuda et aperta oculis ejus.* *Hebr.*, IV, 13.

(4) *Omnia quæcumque voluit Deus fecit in cælo et in terra.* *Ps.* CXXXIV, 6.

(5) *Vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt.* *Rom.*, IV, 17.

que la raison humaine n'aurait jamais pu atteindre, à savoir que, tout Dieu unique qu'il est en nature, il est Dieu en trois personnes. A la clarté de cette vérité, nous constatons en Dieu une variété et par suite une beauté plus transcendante. En effet, ces trois personnes ne sont pas seulement distinctes d'une façon virtuelle ainsi que les attributs divins, mais d'une façon absolue, leur nom même le prouve : le Père engendre le Fils comme son image substantielle ; le Saint-Esprit, amour du Père et du Fils, procède de l'un et de l'autre ; chacune des trois personnes est donc caractérisée par l'opposition née de la relation dont cette personne est le terme : le Père en face du Fils, le Saint-Esprit en regard du Père et du Fils. En même temps, ces trois personnes sont également coéternelles et cosouveraines ; le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; néanmoins, il n'y a qu'un seul Dieu. Si limitée que soit encore cette connaissance de l'essence divine, sa beauté nous éblouit jusqu'au vertige de notre pauvre raison. L'esthétique divine reste le secret du Ciel. La foi elle-même ne déchire pas le voile, à peine en soulève-t-elle la frange. Consolons-nous dans l'attente du « face à face » de l'éternité.

Si Dieu est au sommet du monde des esprits, c'est l'homme qui en occupe le plus bas degré, et ce degré lui devient un trône au milieu de l'univers visible.

Un esprit vit en nous qui meut tous nos ressorts.

LA FONTAINE.

Nous en avons tous conscience. Nous sentons que cet *esprit*, cette âme (pour lui donner son nom spécifique), est entièrement affranchie de l'inertie de la matière et soustraite aux conditions de l'étendue. Cette conscience que nous avons de notre âme est une connaissance plus immédiate et plus claire que toute autre. Nous ne saurions connaître de la même manière les âmes des autres hommes, mais elles se trahissent elles-mêmes, elles s'expriment et se révèlent par la physionomie, l'attitude, la conduite et surtout le langage des personnes. Le style, c'est l'homme, c'est avant tout l'âme de l'homme.

Nous le constatons, il est de belles âmes, il en est de fort belles. Si nous ne tenions pas à faire ici abstraction du côté moral, nous devrions avouer qu'il y a des âmes laides, fort laides; nous occupant uniquement de la beauté intelligible, nous pouvons dire que toute âme est belle. En créant l'homme, Dieu l'a fait à son image et à sa ressemblance, c'est dans l'âme surtout qu'éclate le reflet de la divine beauté. L'âme est belle de la beauté particulière de chacune de ses facultés, image d'une perfection divine et atteignant son but spécial avec facilité et assurance, belle du concert où toutes ses facultés appréhensives, représentatives ou affectives harmonisent leur jeu et se fusionnent dans la simplicité d'une même essence, dans l'unité du moi humain.

Cette beauté intellectuelle varie d'une âme à l'autre : on rencontre, on admire des mémoires d'une promptitude et d'une fidélité qui tient du prodige; des imaginations d'une richesse et d'une fécondité inépuisables; des intelligences d'une lucidité

aussi étendue que pénétrante, d'une logique impeccable; des volontés indomptables par leur énergie et leur constance dans les entreprises les plus ardues et les plus longues, dans les recherches les plus ingrates. Quand la beauté intellectuelle s'élève à un tel degré de puissance qu'elle commence à nous éblouir de ses rayons, nous la saluons du nom de génie. On distinguera le génie littéraire, le génie philosophique, le génie oratoire, le génie scientifique, le génie militaire et gouvernemental; quel qu'il soit, il nous jette dans l'étonnement, et les hommes au front desquels étincelle et brille cette rare beauté, captivent l'attention des siècles.

Entre Dieu qui règne au sommet du monde des esprits et l'homme qui en occupe le dernier degré, se trouve la multitude innombrable des esprits angéliques; quoiqu'ils soient infiniment au-dessous de Dieu, ils sont comme Lui de purs esprits. La raison nous induit à admettre leur existence, mais c'est la révélation divine qui nous fixe sur leur nature, leur histoire et leur rôle. C'est elle qui nous apprend comment, lors de l'épreuve qui devait décider de leur sort éternel, un certain nombre d'entre eux déchurent et restèrent dégradés sous le nom de démons. Laisant le côté moral à part, nous n'avons pas à tenir grand compte de cette dégradation ni de l'abîme qui sépare les bons anges des mauvais. Quand on parle de la laideur des démons, c'est de leur laideur morale qu'il s'agit; et si leur chute a eu quelque retentissement dans leur nature physique,

nous ne saurions le connaître d'une façon certaine.

Les anges, les mauvais comme les bons, sont doués de facultés bien supérieures à celles de l'homme. Leur *intelligence* n'est pas comme la nôtre, discursive, faite pour la réflexion, passant, à l'aide du raisonnement, d'une vérité à l'autre; elle est intuitive, c'est-à-dire qu'elle saisit directement, du premier coup d'œil, les choses que nous n'atteignons que successivement. Leur *volonté* n'a pas, comme la nôtre, à redouter d'être égarée par l'imagination ou asservie par les passions; elle sait vouloir, aimer, haïr avec incomparablement plus d'intensité et de constance. Leur *puissance* dépasse tout ce que nous pourrions imaginer. A la prière du saint roi Ézéchias, l'ange du Seigneur, en une seule nuit, frappa mortellement 185,000 hommes et anéantit l'armée de Sennachérib <sup>(1)</sup>. Jeté en prison par Hérode, saint Pierre était immobilisé sous une double chaîne, entre deux soldats, dans un cachot dont la porte était gardée. Un ange, envoyé par le Seigneur, fait tomber les chaînes du prisonnier, lui fait franchir la première et la seconde garde et ouvre devant lui la porte de fer qui donnait en ville <sup>(2)</sup>. Pour l'ange comme pour l'homme et mieux encore, si profonde que soit la distinction des facultés, elles ne sont en réalité que l'activité d'un même esprit variant avec les objets sur lesquels elle s'exerce, intelligence en face du vrai, volonté en face du bien, puissance en

(1) IV Reg., XIX, 35.

(2) Act., XII, 7-10.

face des résistances à vaincre. Cette nature réalise une inexprimable beauté. Le dernier des esprits bienheureux éclipse toutes les créatures visibles. Tobie et son fils ne restèrent-ils pas trois heures comme anéantis dans leur ravissement après que l'archange Raphaël leur eut laissé entrevoir sa beauté?

La variété et la multitude des anges nous réserve une nouvelle jouissance esthétique. S'il n'y a qu'une espèce humaine dont les races n'ont entre elles que des différences superficielles, il en est autrement chez les anges. Ils diffèrent profondément les uns des autres. Saint Thomas va jusqu'à dire qu'il y a parmi eux autant d'espèces que d'individus <sup>(1)</sup>. Les caractères qui les spécifient, pour être purement intelligibles, n'en sont pas moins profondément distincts. Un ordre admirable met la plus splendide unité au sein de cette merveilleuse variété. Tous les esprits angéliques sont répartis en neuf chœurs qui, trois par trois, forment autant de hiérarchies superposées. A commencer par la moins élevée, la plus voisine de l'homme comprend les Anges proprement dits, les Archanges et les Principautés qui tous secondent l'action de la Providence divine. La seconde hiérarchie embrasse les Puissances, les Vertus et les Dominations; ces trois chœurs ont pour rôle d'être les intermédiaires de Dieu dans l'exercice de son domaine sur l'univers. La troisième hiérarchie, la plus sublime, groupe les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, tous plus particulièrement attachés au culte immédiat de la Majesté divine.

(1) Ita Div. Thomas, *Summ. theolog.*, I<sup>a</sup> p., q. 50, a. 4.

Le spectacle de tous ces esprits célestes, plus beaux les uns que les autres, de leur groupement en chœurs et en hiérarchies successives, de la félicité avec laquelle tous remplissent leur rôle, de l'harmonie dans laquelle tous ces rôles s'accordent et s'échelonnent de degrés en degrés au service de la Souveraine Majesté, sera, dans l'éternité, un sujet toujours nouveau d'ineffable ravissement pour les élus.



## CHAPITRE V

### Du beau intelligible dans la nature.

L'univers visible s'offre partout à notre admiration. Ses beautés sont, pour la littérature, un thème inépuisable; pour les artistes, des modèles que rien ne peut suppléer; pour tous, un spectacle charmant toujours ouvert. Que du sommet d'une haute montagne, on embrasse le panorama des campagnes, avec ses cours d'eau, ses terres cultivées et ses forêts, ou la vaste étendue des mers avec les variations de sa physionomie tantôt paisible et souriante, tantôt agitée et furieuse; qu'on lève les yeux au ciel pour en contempler la voûte azurée le jour, scintillante la nuit, ou qu'au contraire, armé d'un microscope, on concentre son attention sur un atome, on se trouvera toujours en face de merveilles nouvelles.

Malgré tout cela, la nature est encore plus belle à notre intelligence qu'à nos yeux. La plupart de ses